

- I -
7 000 avant J-C.

La douleur submergea Zoâra ; la souffrance apparut sur son visage recouvert de crasse. Ses mains ne quittaient pas son ventre, percevant la vie qui ne demandait qu'à sortir. Elle se sentait si seule dans cette grotte éclairée par cinq torches de térébinthe disposées en forme de cercle, attendant avec impatience ceux qui à l'extérieur — elle en était sûre — vengeaient sa tribu.

Un bruit lointain se transforma en grondement et résonna entre les parois décorées de peintures. Un sourire naquit sur ses lèvres, masquant un court instant la douleur.

Une vieille femme surgit à l'entrée de la galerie, suivie de près par un ours gigantesque. En arrivant dans la salle, l'animal poussa un nouveau grognement qui montra une rangée de dents aussi grosses qu'un doigt humain. La fourrure noire était rougie par le sang des hommes et des femmes de la tribu ennemie. Elle sut que son dieu ne les avait pas abandonnés et qu'il serait à ses côtés lorsque l'enfant sortirait de son ventre.

La vieille s'approcha d'elle et lui parla doucement pour la calmer avant d'ôter de son cou un pendentif en pierre qu'elle déposa sur la poitrine. La jeune fille serra très fort le galet dans sa main droite. L'ours gravé s'imprima sur sa paume. Elle frissonna ; pourtant, la souffrance quittait son esprit, remplacée par une sorte de bien-être qui se répandait dans son corps. Appartenant à la lignée de l'Ours, elle se devait d'être forte devant son dieu qui la regardait.

La vieille s'assit sur une pierre et sortit un long morceau d'os évidé qu'elle gardait caché sous sa tunique. Elle le porta à ses lèvres. Une mélodie aiguë monta de l'instrument. Aussitôt, l'ours se balança lentement au son de la musique qui emplissait la grotte.

La jeune femme voulut demander des nouvelles du combat, mais sa gorge se noua sous les élancements douloureux qui lui transperçaient le ventre, puis l'étau se resserra à hauteur de ses reins. Son corps s'arqua et ses cuisses s'ouvrirent largement. Une sueur froide trempait sa longue chevelure noire, couvrant ses yeux, l'empêchant d'apercevoir l'animal qui dansait pour elle. Elle geignit de plus en plus fort au rythme des contractions qui l'agitaient.

La vieille femme cessa de jouer et s'agenouilla entre les jambes de Zoâra. De ses mains, elle fouilla dans les chairs et quelques cheveux noirs apparurent. Elle tira vigoureusement

Le bébé sortit en pleurs. La jeune femme poussa un hurlement déchirant ; elle se débattait furieusement, frappait de ses mains la pierre. Elle eut un dernier sursaut puis son corps retomba lourdement sur le rocher. La vieille regarda le filet de sang qui s'écoulait sur les cuisses et elle sut que la mort venait de s'emparer de Zoâra. Aucune femme ne survivait à la naissance du fils d'un dieu.

La vieille souleva le petit être qui poussait de faibles cris et le montra à l'ours. L'animal approcha son museau de l'enfant et se mit à le lécher de sa grosse langue râpeuse. Le bébé se calma et émit quelques petits cris de plaisir. La lignée continuait.

- II -
9 novembre

Le taxi s'arrêta devant le vieil abreuvoir qui n'avait plus accueilli de vaches depuis longtemps. La fontaine, en forme d'oie, continuait à déverser inlassablement un filet d'eau. Le chauffeur descendit et s'empara des deux valises du coffre qu'il posa sur le sol. Arnaud Costes sortit à son tour et paya la course, ajoutant un pourboire.

Il était grand et mince sous une chevelure noire qui commençait à grisonner. De petites rides au coin des yeux tranchaient sur son visage juvénile. Le chauffeur le remercia, monta dans son véhicule et démarra. Le regard d'Arnaud suivit le taxi qui disparut dans le tournant au bout de la rue. Les bâtisses étaient silencieuses derrière leurs volets clos. À six heures dix du matin, il aurait été normal que leurs habitants ne soient pas encore réveillés, mais Arnaud savait que personne ne dormait car les maisons étaient toutes vides.

Dans le ciel, de lourds nuages noirs attendaient patiemment une baisse de température pour laisser tomber la neige. L'hiver n'arriverait que dans un mois et pourtant les flocons se faisaient pressants.

Arnaud étira ses muscles endoloris par la nuit passée dans le train. Douze heures pour quitter Paris et rejoindre Raynat. Deux cents habitants l'été, moins de quarante actuellement. La moyenne d'âge avoisinait les soixante ans. Le village était perdu en plein cœur des Pyrénées, au milieu d'un cirque creusé par un ancien glacier.

Face à lui, la route s'arrêtait après la dernière maison, laissant place à un chemin forestier qui menait à l'étang Blaou. De l'autre côté, une départementale sinueuse conduisait — au bout de douze kilomètres — au chef-lieu de canton : Campagne sur Ayroule.

Arnaud souleva ses deux valises et avança à pas lent dans la rue principale. Il connaissait chaque maison, chaque recoin, chaque habitant du village où il était né, depuis bientôt trente-quatre ans. Son enfance lui semblait si proche maintenant qu'il retrouvait cette ambiance avec bonheur. Il s'arrêta pour soulager ses bras et regarda un merle se poser à un mètre de lui. Dire que deux semaines plus tôt, il se trouvait encore devant son ordinateur, au milieu des discussions et des sonneries intempestives des portables.

Il venait de passer dix longues années en tant que programmeur, dans une société en conseil informatique. Dix ans loin de Raynat. Et puis, une compression du personnel l'avait poussé à quitter la capitale. Vendre ses meubles ne lui avait pris une semaine et son appartement avait trouvé un acheteur dans le même délai.

Il s'engagea dans un petit chemin et pénétra dans une cour, au milieu de laquelle se dressait une maison au toit d'ardoise, à la façade recouverte de lierre. Arnaud poussa le portail qui donnait sur une courette envahie de broussaille. Il posa ses valises, sortit les clefs de la poche de sa veste en jean et ouvrit la porte.

Ses yeux s'habituaient progressivement à l'obscurité et il se dirigea directement vers le compteur électrique. La lumière redonna un peu de vie à la demeure et réveilla la nostalgie tapie dans sa mémoire. Il poussa les volets de la salle à manger pour chasser l'odeur de renfermé, passa dans la cuisine, puis monta l'escalier pour aérer les deux chambres. La maison n'avait rien de luxueux, mais elle lui appartenait, c'était même le seul bien qu'il possédait. À l'exception d'une trentaine photos qu'il conservait, elle demeurait le dernier lien avec sa jeunesse.

Sa mère était morte en le mettant au monde et son père s'était tué dans un accident de montagne quatre jours avant son cinquième anniversaire. Sa grand-mère maternelle l'avait élevé, aidée par un couple du village. Peu à peu il était devenu le fils qu'ils n'avaient pu avoir. Après le décès de sa grand-mère, juste avant son entrée à l'université, il avait délaissé la maison, n'y revenant que pour de courtes vacances.

Arnaud passa plus de deux heures à balayer les pièces, à chasser les araignées qui avaient élu domicile dans tous les recoins, puis il alluma les gros radiateurs électriques. En attendant que les pièces se réchauffent, il décida de se replonger dans l'atmosphère de Raynat, à la recherche des sensations de son enfance, de tout ce qui avait été emporté par la vie à Paris.

Il longea le ruisseau qui traversait le village, y aperçut quelques truites. Il poursuivit sa promenade en dehors de Raynat pour savourer ces instants. Il arriva devant une maison habilement restaurée juste avant les premières pentes de la montagne. Bâtie dans la pierre du pays, elle se trouvait à trois cents mètres de la plus proche demeure. Les volets de la pièce du bas étaient ouverts et il discerna une ombre se profilant derrière les rideaux blancs. Il ne put s'empêcher de trembler et un frisson de bien-être parcourut son visage fatigué. Il venait de reconnaître la forme qui se dessinait à la lumière d'une lampe : Berthe.

Il connaissait Berthe Galy et son mari, Louis, depuis sa naissance. Ils avaient été un soutien précieux pour sa grand-mère. Après son décès, c'était eux qui avaient financé ses études d'informatique. Peu après son installation à Paris, une attaque cérébrale avait paralysé les jambes de Berthe, l'obligeant à vivre cloîtrée dans sa maison. Elle était soignée par son mari. De la capitale, il avait continué à leur téléphoner et les voyait pendant ses rares vacances. Malheureusement, Louis était mort au début de l'année.

Il entra sans frapper ; ici, il se trouvait chez lui.

— Berthe ! C'est moi.

— Entre, petit, dit une voix forte.

Il pénétra dans le hall sombre où une nuée de souvenirs le submergea. Toujours ce même vestibule obscur qu'il avait emprunté des centaines de fois, sachant qu'au bout, dans l'immense salle à manger, l'attendaient des gâteaux, des cerises, un bol de mûres. Contrairement aux autres maisons anciennes, celle-ci ne sentait pas le renfermé mais l'odeur de cire. Quand il arriva dans le salon, il discerna la vieille dame installée dans un vaste fauteuil de cuir noir, à côté de la fenêtre donnant sur la montagne. La faible luminosité accentuait les rides profondément creusées dans un visage autrefois séduisant. En voyant cette figure marquée, Arnaud vacilla, pris de vertige.

Dans la salle à manger, rien n'avait changé ; les meubles anciens, qui feraient le bonheur d'un antiquaire, se trouvaient toujours à la même place ; la longue table en bois massif, recouverte de sa nappe blanche brodée, occupait le centre de la pièce. Seul le fauteuil roulant à côté de l'infirmier jurait dans ce décor.

Il s'approcha de la vieille dame et déposa un baiser sur sa joue fanée.

— Bonjour Arnaud, dit-elle d'un ton sec, sans un sourire. Je constate que tu te souviens encore de moi ! Tu n'as même pas pris la peine de me téléphoner pour m'annoncer ton arrivée. C'est Noël Fourniès qui m'a prévenue en me portant le journal.

Arnaud grimacha ; trois heures dans le village et elle était déjà au courant. Rien n'avait changé, pas même Berthe. Face à elle, il redevenait un petit garçon pris en faute. Il s'assit et fixa la fenêtre, incapable de soutenir son regard. Il essaya de chasser les remords qui le tenaillaient. Elle avait raison, il aurait pu la prévenir de son retour.

Elle avait vieilli depuis sa dernière visite, six mois auparavant. Le teint gris, les joues creuses, les rides un peu plus prononcées. La vie quittait Berthe avec lenteur, sans oser partir définitivement. Par contre, comme il venait de le constater à ses dépens, l'esprit de la vieille dame restait toujours aussi mordant, un mordant qui l'avait rendue impopulaire à Raynat, la brouillant avec la quasi totalité du village. Un jour qu'il lui en faisait la remarque, Berthe lui avait répondu qu'il valait mieux être craint que méprisé.

Un grand sourire apparut enfin sur le visage de la vieille dame et Arnaud sut qu'elle n'avait jamais été en colère contre lui. Il avança et lui prit la main. Il la garda longtemps dans les siennes, sans rien dire. Il retrouvait la complicité perdue.

— Tu es maigre, dit Berthe, brisant le silence. Paris ne te va pas. Tu n'as pas dû manger un véritable repas depuis ta dernière visite.

— De temps en temps, j'essayais de me rappeler tes recettes. Mais le résultat n'a jamais été à la hauteur de mes souvenirs.

— Tu comptes rester combien de jours ? demanda-t-elle, écartant les rideaux de la fenêtre.

— Je ne sais pas. Un bon moment, sans doute. J'ai abandonné mon travail à Paris. Maintenant j'aimerais bien m'installer dans la région.

La vieille dame ne dit rien, contempla la forêt qui commençait à une centaine de mètres du jardin. Les arbres avaient perdu tout leur feuillage et tendaient au ciel leurs branches dégarnies.

— Je viens d'ouvrir la maison, continua Arnaud. Quelques réparations sont nécessaires. Ensuite je me débrouillerai.

Berthe se tourna vers lui, un grand sourire cachant les marques de sa vieillesse.

— Si tu as besoin d'argent, n'hésite pas à m'en demander.

— Pour l'instant, mes indemnités de licenciement devraient me suffire, répondit Arnaud.

— Viens manger ce soir, tu as besoin d'un bon repas et surtout tu me feras plaisir. Et ne prends pas mon infirmité comme excuse ! Mes jambes ne me portent plus, mais je sais encore cuisiner, et la petite Chantal m'aidera.

Arnaud fut étonné d'entendre un nouveau nom parmi les Raynatols. C'était si rare de voir des personnes habiter ce village.

— Je ne la connais pas.

— Avec son mari, ils se sont installés il y a trois mois. Lui travaille à l'équipement ; elle m'aide pour les courses et le ménage. Ils restaurent la maison de Camille.

— Ils sont jeunes ? demanda Arnaud.

— Vingt-cinq et vingt-six ans. Ils apportent un peu de fraîcheur au village. Même si lui n'est pas causant.

— Je vais aller voir si la maison est réchauffée.

— Avant de partir, regarde dans le premier tiroir du bahut ; j'ai gardé quelque chose pour toi.

Arnaud quitta son siège, traversa la pièce et ouvrit le tiroir. Il distingua un trousseau de clefs et un portefeuille.

— Tu trouveras la voiture dans le garage. J'ai fait mettre tous les papiers à ton nom. Louis a toujours voulu qu'elle te revienne.

Une pensée affectueuse pour le mari de Berthe passa dans son esprit. Il avait été à la fois un père et un ami pour lui. La Clio était son dernier cadeau. Il prit les clefs et les papiers puis retourna vers Berthe pour la remercier.

— Si tu descends à Campagne, tu me ramèneras trois pots de miel.

— Tu n'as besoin de rien d'autre ? demanda Arnaud.

— Pas pour l'instant, répondit-elle, inclinant la tête contre le dossier du fauteuil.

Il se pencha une nouvelle fois pour l'embrasser. Elle le garda un moment dans ses bras, puis elle murmura :

— Maintenant tu es revenu chez toi. Ta place est ici, à Raynat, à côté de moi.

Au moment où elle disait ces mots, Arnaud vit une lueur sauvage traverser les yeux fatigués de Berthe. Il éprouva une émotion intense en pensant à son retour.

- III -
15 novembre

L'intro de guitare déchira l'air juste au moment où, faute de nourriture, la dernière flamme s'éteignait. La voix rauque d'Eric Clapton envahit la pièce à son tour. Affalé, Arnaud se laissa engourdir par les accords. Quittant le livre qu'il lisait, un roman policier se déroulant dans l'Égypte antique, son regard se posa sur la pendule accrochée au-dessus de la cheminée : minuit vingt-cinq. Il décida de prolonger la soirée jusqu'à la fin du morceau qui sortait des haut-parleurs de son ordinateur portable.

Il se leva, ajouta deux bûches dans l'âtre et, d'un coup de soufflet, raviva les braises qui se mirent à ronger le chêne. Il regarda les couleurs changeantes du feu et, pendant un instant, ses pensées plongèrent dans la danse des flammes.

Cela faisait une semaine qu'il avait rejoint Raynat. Remettre la maison en état, se lever à midi, discuter avec les rares habitants et ne rien faire. Il avait presque oublié tous les mauvais souvenirs, comme la mort de ses parents, associés à son village. Ils semblaient s'être effacés de sa mémoire — contrairement à la précédente, la vie à Raynat était un paradis.

Pendant des années, son travail l'avait accaparé. Puis, peu à peu, la fièvre était tombée, laissant place à une routine dans laquelle il s'était enfermé. Le plan de licenciement l'avait tiré de cet enlèvement. Il avait alors pris conscience que rien ne le retenait à Paris, pas de véritable ami, pas de petites copines non plus, du moins rien de très sérieux. Et Raynat lui manquait cruellement. Il souffrait de cet exil au plus profond de son corps, comme d'une amputation mal cicatrisée.

Au bout d'une semaine, il était convaincu que ce retour était la meilleure idée qu'il avait eue depuis longtemps. Berthe avait raison : il était chez lui à Raynat. Il ne lui restait plus qu'à trouver un emploi dans la région. Mais pour l'instant, c'était secondaire. Il voulait d'abord réapprendre à vivre.

Arnaud s'était déjà promené à travers les champs abandonnés et il en était revenu fatigué, les muscles perclus de crampes. Pourtant, il était prêt à recommencer dès que ses pieds le feraient moins souffrir. Cette marche avait agi sur son esprit comme une douche bienfaitrice, supprimant tout le stress accumulé pendant ses années parisiennes. Il n'avait pas eu la moindre pensée pour son travail et ses collègues, ce qui ne lui était pas arrivé depuis très longtemps.

Satisfait de constater que le feu reprenait avec vigueur, il se laissa tomber dans le fauteuil et abandonna le roman policier pour un magazine de sudoku qui traînait par terre parmi d'autres. Il ouvrit au hasard et attaqua une grille en mâchonnant son stylo. Son attention ne resta pas longtemps sur les chiffres. Comme emportée par la mélodie, sa main se mit à griffonner machinalement.

Le silence le tira de ses pensées. Les flammes consumaient la dernière bûche. Arnaud quitta sa torpeur, déçu par la fin trop rapide du concert. Il allait refermer son magazine lorsqu'il réalisa qu'il venait de noircir une page. Non par des nombres, mais par une série de traits noirs s'éparpillant dans toutes les cases. Il lui fallut plusieurs secondes pour découvrir, dans l'enchevêtrement des lignes, une figure imprécise. Puis la silhouette d'un ours dressé sur ses pattes postérieures lui apparut.

Deux points noirs, représentant les yeux de l'animal, accrochèrent son regard et un frisson le secoua, mélange de peur et d'excitation. Ce malaise s'ancra au fond de son cerveau sans qu'il en trouve la raison. Il essaya de s'en débarrasser en refermant le magazine. Mais le regard de l'animal semblait transpercer les pages pour s'enfoncer au plus profond de lui. Il se rendit compte qu'il mourait d'une peur irrationnelle.

D'un geste brusque, il jeta la revue dans le feu et regarda les flammes lécher le papier avant de le dévorer.

Il s'étonna de son mouvement d'humeur. Il couvrit les flammes avec de la cendre froide pour asphyxier le feu. Il s'appretait à éteindre son ordinateur lorsqu'une légère vibration se fit sentir sous ses pieds, douce comme le moteur d'un avion dans le lointain. Petit à petit, les frémissements gagnèrent en force. Les verres posés sur le bahut se mirent à cliqueter et le tremblement acquit une telle force que le sol trembla. Arnaud se rattrapa de justesse au montant de la cheminée. Sous sa paume, la pierre vibrait au rythme du plancher. Les battements augmentèrent d'intensité, se répercutant dans toute la maison. Une secousse, plus longue que les précédentes, ébranla les murs, semblable au grondement menaçant d'une avalanche.

Pendant une fraction de seconde, Arnaud fut désorienté, puis il réalisa que le village était victime d'un tremblement de terre. La pièce continua à frémir encore plusieurs secondes, les secousses devinrent moins violentes. Une assiette du plus mauvais goût, rapportée d'un voyage oublié, succomba aux trépidations et s'écrasa au sol en une gerbe de fragments. Les lumières s'évanouirent alors que la maison retrouvait sa tranquillité.

Arnaud comprit que le séisme avait pris fin ; ses jambes continuaient à trembler. Dans l'obscurité, il tâtonna jusqu'à la porte et s'adossa contre elle pour se remettre de ses émotions. Il appuya sur l'interrupteur, le plafonnier refusa de s'allumer. Il décida de quitter les lieux pour voir si ses voisins n'avaient pas été blessés.

Dehors, les ténèbres avaient pris possession du village. Même la lune se trouvait cachée par les nuages restés accrochés au-dessus du village comme pour étouffer encore plus Raynat.

Il frissonna dans l'air froid ; l'hiver serait précoce, avait prédit Amélie, l'une de ses proches voisines.

Les cloches de l'église carillonnaient sans discontinuer de leur son si aigu, tel un métronome géant ; apportant une note surréaliste à l'ambiance régnant dans la cour. Arnaud resta immobile un moment, ne sachant trop quelle attitude adopter. La lueur d'une torche s'approchant d'une maison voisine lui épargna la peine de prendre une décision.

— Bonsoir Pierre, dit-il, reconnaissant les longues enjambées de son voisin.

— Bonsoir Arnaud, répondit l'homme d'une voix bourrue.

— Un beau tremblement de terre, poursuivit Arnaud, espérant engager la conversation. Les cloches doivent avoir un petit problème... et l'électricité qui ne marche plus !

Il se tut, réalisant soudain que l'électrification des cloches remontait à quatre ans. Aucun lampadaire extérieur ne fonctionnait et pourtant les cloches continuaient à carillonner sans discontinuité. Arnaud pensa qu'il s'agissait des derniers effets du tremblement de terre.

— Je vais voir si les bêtes n'ont pas trop souffert, dit Pierre. Elles doivent être excitées, il faut que j'aille les calmer.

— Je vous accompagne. J'en profiterai pour aller à l'église arrêter les cloches. Peut-être que l'ancienne corde existe toujours.

— C'est Amélie qui a la clef, répondit Pierre. À cause du vandalisme, le curé préfère que l'église reste fermée.

Le berger poursuivit son chemin, se désintéressant d'Arnaud. Pierre et son frère André étaient les derniers agriculteurs de Raynat. Autant son frère bavardait comme un véritable maquignon, autant Pierre ne pensait qu'aux troupeaux de moutons et de vaches, passant l'été dans les montagnes et l'hiver dans les deux étables modernes bâties aux abords du village.

Arnaud revenait sur ses pas pour prendre sa lampe de poche lorsqu'une 306 blanche, au sigle de la Direction de l'Équipement, sortit d'une arrière-cour et passa devant lui sans s'arrêter. Malgré l'obscurité, Arnaud distingua Simon Laffargues. Il avait essayé de se lier avec lui, en vain ; celui-ci l'avait ignoré, s'enfermant dans un mutisme complet. Pourtant, sa jeune épouse avait été charmante lorsqu'Arnaud l'avait rencontrée chez Berthe. La veille, ils avaient discuté pendant plus d'une demi-heure de tout et de rien, jusqu'à ce que son mari arrive. Une violente dispute avait éclaté. Arnaud avait compris qu'il ne voulait plus que Chantal retourne travailler pour la vieille femme.

Chez lui, la lumière ne marchait toujours pas. À tâtons, il fouilla un placard à la recherche de sa lampe de poche qu'il avait aperçu en nettoyant la maison, puis sortit. Dans la cour, la flamme vacillante d'une bougie avançait dans sa direction. Il reconnut le visage raviné de fines rides d'Amélie Fontaine, une vieille dame rondelette aux cheveux gris, débordante d'énergie, pourtant plus qu'octogénaire. Jamais Arnaud ne l'avait entendue se plaindre d'autre chose que des voisins et elle était toujours vêtue de son éternelle robe bleu foncé. Elle avait toujours eu un geste attentif envers lui. Une pièce pour acheter des bonbons chez l'épicier puis, plus grand, un billet de temps à autre.

— Bonsoir Amélie, dit-il, vous n'avez pas eu trop de dégâts ?

— La cheminée est tombée dans le jardin, mais ce n'est pas bien grave. Je dirai à Pierre de me la réparer.

— Il vient de partir voir son troupeau. Il m'a dit que vous aviez la clef de l'église, Pourriez-vous me la prêter, je voudrais essayer d'arrêter les cloches ?

Les yeux d'Amélie se voilèrent un instant et, comme à regret, elle se dirigea vers sa maison. Cinq minutes plus tard, en possession de la clef, Arnaud poussait le lourd vantail dans un bruit qui fut à peine couvert par les cloches. Il marcha dans la pénombre, sa torche n'éclairant qu'une portion de l'allée. Le bruit intarissable des cloches qui résonnait à l'intérieur de la chapelle était assourdissant. Arnaud ne put s'empêcher de frissonner dans l'atmosphère lugubre de l'église... Comme il s'engageait dans l'allée centrale, il eut soudain le sentiment absurde de ne pas être seul.

Sa lampe balaya toute la nef. Le mince faisceau montra une lézarde prenant racine à la base du mur au sommet duquel étaient accrochées les cloches. La lumière remonta, éclairant une longue fissure qui scindait la paroi en deux jusqu'au sommet du clocher, puis redescendit.

Les dalles blanches bordant le mur avaient disparu, laissant place à un trou d'un mètre de diamètre. Arnaud s'agenouilla avec précaution et inspecta la cavité, qui ne lui parut pas très profonde. Et soudain, il resta pétrifié. Une paire d'yeux le fixait. Des yeux immenses aux pupilles jaunes. Sa respiration s'accéléra quand il découvrit qu'autour de ce regard, il n'y avait rien, seulement l'obscurité déchirée par le faisceau de sa lampe.

Un grognement monta du vide. Un cri rauque qui s'amplifia jusqu'à se répercuter dans toute l'église, se mélangeant aux bruits du carillon. Le cri d'un animal qui charge.

Arnaud se jeta en arrière. Les yeux flottaient au-dessus du trou et clignèrent plusieurs fois. Puis la lampe n'éclaira que le vide.

Arnaud se releva et recula en direction de la porte. Les yeux revinrent et le suivirent pas à pas. Son corps se couvrit d'une sueur froide. Il eut l'impression qu'on lui nouait un nœud dans la poitrine. Un grondement long et âpre monta de nouveau et les yeux s'évanouirent dans l'obscurité de l'église.

Les jambes tremblantes, Arnaud attendit que les battements de son cœur reprennent un rythme supportable. Il balaya la salle dans tous les sens mais le regard avait disparu. Maintenant il était prêt à admettre qu'il avait été victime de son imagination. Ses muscles flanchèrent d'un seul coup et il se retrouva assis par terre, la gorge serrée par une terreur sourde.

Il se releva, sortit de l'église, referma la porte et constata que les premiers flocons tombaient. En rentrant, Arnaud décida de s'arrêter chez Amélie pour lui rendre la clef et lui parler des dommages subis par l'église. Il savait que, dans les minutes suivantes, tout le village, et donc le maire, serait au courant.

Arnaud s'immobilisa devant la porte, d'où filtrait de la lumière. Il entendit des voix et reconnut celle de Pauline, une autre de ses voisines. Le ton de la discussion était surexcité et apeuré. Il resta silencieux, tentant de capter leurs propos. Elles parlaient en patois et la seule phrase que comprit Arnaud fut « *Es Aqui* » : il est ici. Il se demanda qui pouvait bien être là. Mais surtout il se demanda pourquoi leurs voix étaient aussi terrorisées. Une horreur viscérale, irraisonnée, s'empara de lui et brusquement le regard brûlant s'imprima devant ses yeux.

Ce fut au prix d'un effort intense qu'il frappa. Les voix se turent aussitôt.